

Séance chamanique

ANASTASIA LAPSUI

Avec le froid, le désert de glace et le système des camps, le chamanisme est sans doute l'une des représentations spontanément associées au (Grand) Nord sibérien. Craint, moqué, fantasmé, combattu, puis détourné au fil des siècles, il imprègne aujourd'hui encore la vision du monde d'une partie des autochtones, même lorsque les communautés n'ont plus de chamane. Traditionnellement, le chamanisme rythme le calendrier autochtone au travers de rituels destinés à garantir l'équilibre des relations entre non humains et humains, à obtenir la chance à la chasse et à la pêche ou de « bons » morts. Dans l'Arctique sibérien, le chamanisme est une négociation perpétuelle avec les états d'âme de la nature personnifiés par des divinités ou des esprits, susceptibles de favoriser ou d'entraver la perpétuation de la communauté. Souvent perçu au travers de la figure du chamane, il reflète l'esprit de celui qui l'observe, qu'il soit missionnaire ou scientifique ; il est plus rarement envisagé du point de vue autochtone de l'enfance et du féminin. Auteur avec Markku Lehmuskallio de nombreux films sur les communautés et les cultures des (Grands) Nords, Anastasia Lapsui, Nénètse du Iamal, restitue les souvenirs de son enfance pour écrire une histoire de l'intérieur (N.d.T.)

Séance chamanique

ANASTASIA LAPSUI

Lui donner un prénom a été long. Un mois après sa naissance, elle n'a toujours pas de prénom. Tout ce temps, ses parents ont inventorié ceux de toutes les grands-mères, arrière-grands-mères et tantes du côté paternel. Mais le jour, la nuit, elle n'arrête pas de pleurer.

– Le prénom ne lui plaît pas, disent les anciennes.

Aucun ne convient. Les vieilles femmes plissent leur front, se remémorant des Nénètses aux prénoms peu usités.

– La vieille Arkanié était assez avare, Opoïnié n'a pas eu un mariage heureux, Siounzko rusait souvent sans raison – on peut même dire que c'était une menteuse, dit une vieille édentée.

– Perkanié est morte, boiteuse, ajoute une voisine.

– Et vous souvenez-vous de l'humeur grincheuse de Mouïnié ? Ses pauvres belles-filles ne savaient comment la contenter.

La jeune maîtresse du tchoum¹, la mère de la fillette sans nom, écoute les deux vieilles femmes et s'étonne : elles semblent médire, non sans une certaine délectation, d'amies de leur âge qui ont depuis longtemps quitté ce monde ; elles semblent heureuses au fond d'elles de leur avoir survécu, de pouvoir cancaner sur elles sans danger. Sera-t-elle un jour comme cela ?

Selon nos croyances, si vous donnez à un nouveau-né un prénom défavorable, celui-ci apportera avec lui tout ce qui sera arrivé à l'être qui aura été fortement lié à ce nom toute sa vie. Un prénom, comme le corps lui-même, est le siège de tout ce qui est bon ou mauvais chez un être. Il est donné une fois dans une vie : ce doit être le bon.

Nombre de femmes de la lignée ont disparu, et avec elles, leurs prénoms dont personne, aujourd'hui, ne se souvient. De leur vivant déjà, le prénom de certaines Nénètses avait été oublié, faute d'être prononcé longtemps.

1. Tente nomade conique constituée de hautes perches recouvertes de peaux de rennes en hiver et d'une bâche en été (N.d.T.).



Poupées nènètses du Iamal (2013).
© Collection de Dominique Samson Normand de Chambourg

En effet, on appelle respectueusement une jeune fille adulte « sœur de ». Avec son premier-né, elle devient « mère de » ; par exemple, *Ilko nebja* signifie la mère d'Ilko. Une femme mûre est respectueusement appelée « grand-mère ». Mais si quelqu'un veut vraiment rabaisser une femme et l'appeler, dans son dos, par le prénom que lui ont donné ses parents à la naissance, alors le plaisantin est sûr de se faire des inimitiés non seulement en la personne de la respectable maîtresse du tchoum, mais aussi dans toute sa nombreuse parentèle sur qui rejaillira l'offense.

Les parents de la fillette ont fait appel aux grands-pères pour qu'ils se remémorent celles désormais oubliées. Il y avait beaucoup de noms, mais les adultes ont insisté : la fillette appartenait à une lignée. Et le prénom d'un autre clan, si la mère l'adoptait, pouvait être mal interprété ; ne pouvait-il pas receler quelque chose de secret, de sombre, d'indécent ?

Pendant ce temps, ses frères aînés ont surnommé leur petite sœur sans nom Sira. D'où vient ce nom, comment en ont-ils eu l'idée ? Leur petite sœur leur semblait plus belle que tous les autres enfants de tout le campement, c'est pourquoi elle devait être la seule à porter ce prénom. Les garçons comparaient le bébé, son nez retroussé, ses petites joues rondes et vermeilles – signe de bon appétit et de santé –, ses cheveux épais et ses yeux, déjà attentifs, qui les reconnaissaient apparemment. Sira était comme un soleil, juste belle et intelligente.

Papa et maman s'y sont faits : qu'elle s'appelle Sira ! Personne ne comprenait ce que signifiait son nom, mais elle s'est arrêtée de pleurer ; elle semblait bien aimer ce nom, il ne sonnait pas si mal. Tant qu'elle était petite, qu'elle soit la belle Sira, ensuite le nom deviendrait secret et elle en recevrait un autre.

Sira est une enfant modèle, mais on la voit rarement en compagnie de ses pairs. Elle ne court pas avec les autres lors des jeux bruyants. Ses jambes ne sont pas rapides, elles se fatiguent et se font douloureuses. La petite fille préfère s'allonger, s'asseoir à l'ombre. Elle joue avec des poupées au bec de canard. Très tôt, elle a appris à coudre. C'est comme si elle avait toujours eu une aiguille entre les mains. Telle une petite vieille, la fillette s'assoit à un endroit, collecte des bouts de fourrure et les assemble. Sur son visage pâle se détachent nettement ses yeux d'un noir bleuté, pareils à des entailles ciselées avec un cou-

teau masculin bien aiguisé. Même les vieilles femmes, du haut de leur grand âge, admirent à la dérobée la beauté rare de ses yeux et chuchotent avec sa mère ; elles disent qu'il ne lui sera peut-être pas donné de vivre longtemps, tant elle est pâle, maigre et faible. Elles veulent préparer sa mère à un malheur.

Sira devine ce que les anciennes murmurent, et pour ne pas troubler leurs conciliabules, elle garde les yeux fermés, feignant de dormir. Elle n'a pas besoin d'elles pour tout savoir, elle n'a aucune intention de mourir. Elle a son propre monde d'onirisme et de réalité. Elle croit ses rêves plus sûrement que les bavardages des vieilles femmes. Dans ses rêves, elle vole. Tel un nuage ou quelque chose d'autre, peut-être un minuscule oiseau, ou un simple grain de poussière. Elle a son propre temps : elle ressent quand il lui faut aider son âme à sortir tranquillement, à s'arracher de son corps. Et elle connaît aussi son âme, semblable à un soupir ou plutôt à une goutte d'eau qui s'exhale, s'exfiltre facilement à travers la peau. Mais lorsque son âme quitte son corps, les épaules, les articulations de ses genoux et de ses coudes la retiennent fermement. Il arrive même que ce soit un peu douloureux pour Sira de séparer son âme de son corps. Parfois, elle se libère très facilement : elle voit alors son petit corps resté sous la *iagouchka*² nocturne. Tandis qu'elle-même s'est envolée, sans jamais voir en quoi elle s'est métamorphosée. Elle resplendit alors, sans savoir pourquoi, mais elle est certaine d'être devenue lumière, un rayon de soleil peut-être ; elle est en apesanteur, elle est légère et s'envole là où la portent ses ailes. Mais a-t-elle seulement des ailes ? Ou ce sont bien ses bras et ses jambes ? Elle ne s'en souvient pas. Sa joie irradie. Elle ignore comment elle se meut, s'il y a du vent. Elle vole au-dessus de la terre autant qu'elle veut.

Au fil de sa jeune vie, Sira s'est habituée à voler. Elle pense que tout le monde peut voler aussi facilement, c'est pourquoi elle ne parle jamais de ses songes à sa mère. Elle se sait faible, chétive. Bien avant chaque apparition des symptômes, elle se transforme dans ses rêves en quelque chose de très grand, lourd, collant. D'un œil détaché, elle voit les tourments de son corps, et son âme qui semble se tordre en même temps que lui. Sira sait que l'âme est solidement fixée, attachée aux

2. Manteau féminin de peaux de rennes qui sert de couverture à la maison la nuit (N.d.T.).

articulations par des veines et à présent, dans une lutte vaine, elle tente de s'en libérer, d'être légère et en apesanteur, puis de s'envoler. Mais des veines solides, des articulations, retiennent l'âme en quête d'une fissure minuscule, d'un point faible, pour s'échapper, comme la chaleur d'un poêle s'exhale, pour s'envoler, sortir. Dans son sommeil, la fillette s'agrippe de toutes ses forces, se saisit de ses longues mains faibles comme d'une corde, et sent dans chacune de ses cellules que la peau fine et transparente ne tient plus qu'à un fil : elle est sur le point de se déchirer. Sira craint que l'âme libérée n'emporte avec elle les battements de son cœur. Si l'âme s'envole, il se peut qu'elle prenne plaisir à voler et ne veuille plus revenir dans son corps malade. Et le corps débile et inutile sera étendu sous les pieds des gens, peut-être que les chiens de combat le dévoreront. Et si l'âme veut revenir et ne trouve pas le corps à l'endroit habituel, aura-t-elle seulement un réceptacle ? Comment faire sinon ? C'est ce que la fillette craint plus que tout. C'est pourquoi, dans son sommeil, elle serre son corps insaisissable, mais, entre ses doigts, il se délite en morceaux, telle une peau de renne mouillée. La jeune fille a peur de perdre des parties de sa chair. À grand-peine, elle rassemble plus près de son cœur le corps, inerte, telle une boue marécageuse. Elle est sûre que perdre une partie même infirme d'elle-même sera sans retour. C'est pourquoi, à demi-endormie, elle tente de tourner dans le lit, se retourne vite, vite, vite, pour que tout colle, adhère à ses os. Et c'est ainsi que, chaque fois, elle se sauve et se préserve. Mais dans le sommeil, elle y arrive avec beaucoup de difficulté. Elle pleure. Et lorsque sa mère lui demande ce qui l'a effrayée, elle ne raconte rien.

Sira aime ces nuits où son âme se détache du corps, avec la légèreté d'une infime plume d'oiseau. Lorsqu'elle vole au gré des vents, elle croise des campements sur son chemin, mais n'entre pas dans les tchoum ; elle ne sait pas si on la voit. Elle ignore s'il y a des gens, elle ne prête pas attention aux habitants. Seule, elle vole parmi et au-dessus les tentes des nomades, et sur le chemin du retour, elle a une cordelette ou un tendon, qui la retient ou qu'elle tient, retourne à son lit et « plonge » librement dans son corps qui l'attend. Les nuits s'écoulent alors facilement.

Ses parents s'inquiètent pour Sira. Autant qu'elle s'en souviene, l'été sa mère cueille des feuilles de myrtilles et de mûres des marais, des airelles rouges. Et en hiver, elle trouve des airelles sous la neige, là

où paissaient les rennes. Les perdrix des neiges chassent ces minuscules mottes vermeilles glacées sur la neige blanche. Même lors des froids les plus vifs, sa mère ne se lasse pas de préparer les feuilles et les baies dans la paume de sa main avant de les jeter dans l'eau bouillante. C'est du thé pour elle. Dans le froid de l'hiver, la baie nordique odoriférante *lëmor nodja* (framboise arctique), bien qu'elle soit petite, chasse tous les rhumes. Dans les toundras boisées du Nord, sa mère trouve du *čaga*, un champignon du bouleau gorgé de jus, dont elle fait une décoction pour faire boire et réchauffer le corps affaibli de la petite Sira.

Ses frères ramassent du soufre sur tous les mélèzes. Elle aime le mastiquer. C'est le passe-temps favori des enfants : faire claquer ce chewing-gum contre leurs dents. Sira est passée maître dans cet art. Au printemps, on coupe pour elle les bois tendres et juteux des rennes d'un an. Mais aucun remède de la toundra n'aide Sira.

Un jour, alors qu'elle dormait encore, dans le sommeil léger du matin, elle a entendu la voix de son père :

– Il faudra aller voir Vra. Dans sa jeunesse, Tiarota Vra était un chamane puissant. Simplement, je ne sais pas si ce chamane au tambour viendra.

En hiver, les jours sont courts. Voilà que déjà les étoiles se sont déployées dans le ciel. Les chiens se sont mis à aboyer. Le père de Sira est revenu avec un inconnu. Après la route, ils boivent longuement un thé ; ce breuvage n'est pas seulement bon pour réchauffer, il donne aux conversations la bonne direction.

Le poêle de fer a été retiré. On a allumé un feu. Lors d'une séance chamanique l'esprit du feu vivant a la force de la parole. Le père de Sira a rapporté du traîneau sacré le tambour familial, hérité de la lignée. Afin que la peau du tambour puisse chauffer et se tendre, ils l'ont placé sur les perches obliques de la tente. C'est généralement là qu'on suspend le crochet de la marmite et de la bouilloire, mais il reste maintenant une autre tâche à accomplir.

Les voisins avec leurs enfants, l'un après l'autre, ont commencé à se rassembler dans le tchoum. Quelqu'un a apporté des peaux pour

s'asseoir, elles sont toutes confortablement disposées dans la partie inhabitée de la tente. Sira est à moitié allongée sur son lit, elle regarde le chamane. Le visiteur n'est pas jeune, le regard est pénétrant sous son front abrupt. Elle ne peut comparer les yeux de cet homme à rien d'autre. Sans qu'elle sache pourquoi, ils donnent un sentiment de puissance. Avec une grande curiosité, elle se met à regarder au sommet de son crâne les sept mèches de cheveux qui dépassent de toute part et n'ont jamais été peignées, symbole de ses pouvoirs : on dit que leur disparition signifie la fin de la force chamanique. Sa petite tête repose sur un cou gras. Ses maigres épaules sont recouvertes d'une chemise noire près du corps. Il décroche le tambour de la perche sacrée et, de ses longs doigts démesurés, tapote pour vérifier la peau du tambour.

– « *Poudana nissia* [Père de Poudana » N.d.T.], le tambour tiendra ? », demande le père de Sira.

– « Bien sûr, c'est son travail », répond le chamane en souriant.

Le visiteur et le maître des lieux s'assoient sur une peau de renne blanc près de la *simza*, la perche sacrée du tchoum. Elle est le cœur de la tente nomade, qui relie les mondes d'En Haut et du Milieu par son extrémité lumineuse, invisible à l'œil humain. Deux perches transversales y sont fixées ; elles sont aussi fermement attachées aux *xumi*, ces deux autres perches entre lesquelles se situe l'entrée de la tente. Les *xumi* protègent l'univers intérieur de l'habitation de tout ce qui est étranger, laid, hostile. Elles doivent résister à tous les assauts.

Sira regarde Tiarota Vra qu'on appelle respectueusement *Poudana nissia*. Il a déjà revêtu le costume chamanique de peau chamoisée. C'est une courte et ample malitsa, avec un pantalon et des bottes de fourrure qui vont jusqu'au genou.

Une tâche difficile attend le père de Sira : seconder Tiarota pendant le voyage que fera le chamane dans son chant.

Le chamane a enfilé un bandeau frontal qui couvre ses yeux, une pièce de tissu rouge à l'origine visiblement, mais devenu noirâtre au fil des années passées au service de son maître ; de fines franges préservées cachent entièrement son visage : il vient du monde des esprits et ne doit pas voir les habitants du Monde du Milieu de son œil humain. Pendant la séance où il tient dans ses mains le tambour qui chante, le chamane est pour tous à demi-humain, un médiateur et un élu entre

Noum³ et eux qui attendent le *xusu*, cet éclaircissement sur la cause des malheurs survenus dans chaque famille.

Les premiers petits coups du battoir retentissent bientôt. Le chant n'est pas encore assuré. Il cherche sa route. Le père fait écho au vieux chamane. Il reprend la mélodie. Il a demandé de l'eau. Il a bu.

– « Nous sommes ici réunis. Vous, les êtres célestes, arrêtez ce que vous faites, tendez vos bienveillantes oreilles vers nous ». Ainsi le chamane s'est-il d'abord adressé aux tout-puissants des sept cieux. « Vos enfants, les humains, ont des mots pour vous », prie-t-il pour informer les esprits de la terre du début d'un grand rituel collectif. « Père céleste, Iaminia, notre mère la Vieille Femme qui a créé la Terre, fermez vos mauvaises oreilles, regardez vers nous de vos yeux clairs », poursuit le chant du vieux chamane.

– Regarde vers nous de tes yeux clairs, fait l'auxiliaire qui seconde le chamane.

Des voix dans l'assistance se font entendre : – *Tarem ! Tarem !* C'est bien ainsi ! Tu fais bien ainsi !

Qu'elle soit affermie par l'attention des auditeurs ou que le chant ait trouvé sa voie, la voix de Tiarota prend de plus en plus d'assurance, gagne en force.

Son auxiliaire le seconde :

– Esprit, *Iavmal xèxè*, je m'adresse à toi.

– Je m'adresse à toi, fait en écho le père de Sira.

– Mes paroles lui sont parvenues, chante le chamane.

– Elles lui sont parvenues, reprend son assistant.

– Les trois *Ngèvasi Ngèvapuk* ont hoché la tête ! Et en signe de rencontre avec les *Ngèvasi Ngèvapuk*, le chamane a battu son tambour avec une telle force que l'assistance a même craint que la peau ne cède.

Mais le vieux tambour familial a été maintes fois entre les mains de chamanes, il est familier de la puissance de leurs différents coups. Cette fois encore, il a résisté.

– *Tarem ! Tarem !* Guide le chant !, s'écrie l'auxiliaire.

– Oh ! Oi ! Oi ! À présent, devant je vois *Numgepoi irikomi*, l'esprit Noumguepoi. À ces mots, avec force et agilité, Tiarota s'est levé, s'est

3. L'esprit du ciel et le ciel lui-même, dans les représentations nénétses (N.d.T.).

redressé, et le tambour dans les mains, a sauté deux fois au-dessus et en travers du feu.

– Entre ciel et terre a volé l'esprit *Penzu nebja xadakomi*. Le chamane a bondi dans le sens inverse, sans qu'une seule étincelle ne le rattrape. Il se tient près du feu. Son tambour levé au-dessus de sa tête vers le trou de fumée. Un long soupir, comme un cri envoyé vers le ciel.

– *Penzu nebja khadakomi* a volé, reprend l'auxiliaire. Il est sûr de son art rituel, c'est pourquoi sa voix résonne avec puissance et assurance ; le vieux chamane, à l'instar des autres spécialistes rituels, l'apprécie comme auxiliaire. Il aide le chant, le chamane et tous ceux réunis dans le tchoum pour que l'auditoire comprenne chaque mot, chaque intonation, à quels esprits s'adresse le chamane.

Dans le foyer, brûle un feu vif.

– Nous sommes ici réunis. Que direz-vous de celle qui gît ici, elle attend ! Parlez !, exige le chamane du chant-voix. Tous attendent l'explication de ce malheur : pourquoi l'enfant est-elle malade, quelle maladie sa mère a-t-elle dans son corps ?

– *Tarem ! Tarem !* Parle-leur, a soufflé l'assistance.

Le chamane a rapidement contourné le foyer où brûle le bois sec.

Le chamane a délivré sa parole, il s'est adressé aux esprits obscurs du Monde d'En bas. Et aux esprits du Monde d'En Haut. Il n'a pas oublié les esprits-maîtres des caps les plus proches et des lieux sacrés.

À présent, le rythme du tambour a saisi le chant.

L'auxiliaire est assis, qui accompagne le chant.

Tous les deux suivent le battement du tambour.

– Les âmes de tout ce qui marche sur terre, Qui vole dans le ciel, Qui se tient dans les eaux profondes, Où êtes-vous ? Tiarota les appelle tous à la séance chamanique.

– *Tarem ! Tarem ! Tarem !* Oui, parle ainsi ! C'est bien ! Appelle-les tous, demande l'assistance.

Le chamane a déposé le tambour près du brasier. Il s'est assis confortablement sur une peau blanche près de *simza*, la perche sacrée.

La première partie de la séance est terminée. Dans le tchoum, les voix enjouées se font entendre. La séance a bien commencé, aucun des dieux n'a refusé l'invitation du chamane. Leurs âmes invisibles pour l'œil humain se sont réunies au-dessus de la tente, dans la tente,

autour des humains. Tous sont prêts à répondre aux questions les plus dures : le *xusu*.

Reposé, de nouveau porteur d'un chant, le tambour du chamane a repris son voyage à travers les sept cieux du Monde d'En Haut.

Tiarota chante. Son chant tantôt s'élève, tantôt s'adresse au feu. Il se tait. Puis chante de nouveau.

Le battement du battoir sur la peau du tambour devient de plus en plus sonore. Entre les mains du vieil homme, le tambour bondit avec la légèreté d'un flocon. Le père de Sira ne perd pas un mot, qui répète le chant.

— *Tarem ! Tarem ! Tarem !* approuve l'assistance en chœur, pour soutenir les chanteurs.

Les voix des auditeurs et le chant chamanique se fondent en un son ininterrompu.

Le feu à découvert jette une lumière rougeâtre sur les visages des présents, comme s'ils portaient des masques de cuivre.

La jeune fille voit tout le monde et regarde chacun individuellement. Elle a tourné son regard vers le vieux Tiarota. Il se lève d'un bond, s'arrête, s'assoit, se relève, le tambour est léger dans ses mains. Son vêtement de peau chamoisée clair épouse le rythme de son chant. Le vieil homme a l'air d'un duvet, prêt à se détacher et s'envoler par le trou de fumée.

La fumée, tel un léger brouillard bleu clair, se répand à travers le tchoum.

En même temps que le tambour et le chamane, la légère fumée ondule et semble s'animer.

Sira s'est sentie mal à l'aise, elle a regardé autour d'elle et s'est mise à trembler. Elle est retombée sur le lit, s'est recroquevillée, serrant ses dents jusqu'au sang, pour que son âme ne s'échappe pas avec son souffle. Son corps s'est engourdi, elle a senti une douleur familière dans ses articulations. C'est son âme qui se libère. Mais les articulations et les veines articulaires la retiennent fermement. La peau et les muscles ne veulent pas la laisser partir. Sira, elle, veut aider son âme à quitter ses chaînes. Le corps est tout à sa peur de laisser partir l'âme. L'âme s'est un peu calmée, comme apaisée, en accord avec le corps, mais elle s'obstine à vouloir tromper les articulations et les veines. Tranquillement, elle s'est faufilée à moitié, elle s'échappe. L'âme se sépare du corps. Une fois libre, après une profonde inspiration, elle

s'est mise à tourner au-dessus de tout le monde. Sira la voit. Avec ses yeux ? Avec son âme ? Auparavant, elle n'avait jamais pensé à sa façon de voir.

Personne ne voit, non pas qu'ils ne voient pas ou ne pensent pas à la façon dont son âme s'envole, c'est elle qui voit tout le monde. Sous Sira, son corps recroquevillé reste sur le lit. Elle regarde autour d'elle et remarque pour la première fois qu'elle est petite et décoiffée. L'âme tournoie tranquillement, à la recherche d'un endroit. Comme si elle voulait un appui ferme, par peur de se perdre ou de s'évanouir, de se dissoudre comme l'eau : un état dont elle est déjà familière par ses rêves. Des rêves où elle se dissout : cette vision précède les maladies ; ses bras deviennent alors comme des cordes, longs, dolents, minces, paresseux, faibles ; il lui faut beaucoup d'efforts pour rassembler son corps, et voilà qu'une pensée terrible et inattendue lui traverse l'esprit : elle ne sera pas capable de se rassembler. Mais y a-t-il seulement quelque chose à rassembler ? Elle voit son corps inerte sur le lit, sous sa iagouchka d'intérieur. Qu'a-t-elle peur de perdre ? A-t-elle des mains ? Elle voit et entend tout clairement. Elle a volé au-dessus de son père qui chante. Il est en plein effort, la fillette ressent son désir intense de ne pas prendre du retard sur le chamane. Même si l'assistance ne remarque pas son état intérieur, la fillette, elle, l'a perçu : il a très peur de se tromper lorsqu'il tuile le chant du chamane, ce qui pourrait avoir des conséquences néfastes. En volant au-dessus des présents, elle ressent, sans tout à fait comprendre, leurs pensées enfouies, leurs préoccupations, leur inquiétude qu'ils taisent. Certains ne font même pas confiance au chamane, ils sont seulement venus par égard pour leurs voisins. Ils ne sont pas pressés de deviner le *xusu* ; c'est la demande de chacun au chamane qui importe, c'est pour lui qu'ils sont ici, afin qu'il les aide à trouver une réponse aux heures difficiles, à une affaire insoluble ou au quotidien. Si les auditeurs ne donnent pas le *xusu* au chaman, cela signifie qu'ils ne lui font pas confiance et qu'au fond d'eux-mêmes, ils se moquent peut-être de lui. En survolant le vieux chamane, Sira a commencé à regarder alentour. Pour la première fois, elle remarque que sa grand-mère, *Pavlik Nebja* [« Mère de Pavlik » N.d.T.], s'enfonce dans les ténèbres. La vieille femme ne sent pas encore la cécité l'approcher, et Sira veut lui crier de se méfier, il faut qu'elle sache que des cygnes se nichent au coin de ses yeux [devenir aveugle en nènètse, N.d.T.], mais elle reste sans voix. Sira est surprise. Elle ne comprend pas. Elle a voulu saisir le bord du tam-

bour, mais à cet instant précis il est tombé plus bas, sans qu'elle puisse le rattraper. Alors un crâne chauve et luisant est apparu au-dessous d'elle. Cette toute petite tache lui suffit. Une pensée malicieuse lui vint à l'esprit : est-elle vraiment si petite qu'elle y trouvera sa place ? La pensée a disparu comme elle était venue. Et Sira s'est glissée, s'enroulant autour des cheveux sur le sommet de la tête du vieil homme, entre les sept touffes de cheveux ouatés, ce symbole d'un chamane fort. Elle se niche confortablement sous l'une d'elles. À présent, elle se sent bien. Elle s'agrippe fermement à la racine du cheveu pour ne pas tomber. Elle entend le chant du chamane qui sort en puissants spasmes de sa tête, de sa source, de chacun de ses cheveux, tout en tombant de quelque part plus haut, jusqu'à emplir tout l'espace, et elle aussi, tout entière. Sira est devenue son chant. Un chant libre, inquiet, fort. L'âme de Sira n'est plus dans le tchoum et en même temps, elle s'y trouve, sur le sommet de la tête du vieil homme. Elle est un chant désincarné, elle se sent partout présente.

– Mon âme, comme un jeune renne mâle aux sept ailes, vole à travers le makodasi⁴, résonnent les mots du chamane.

Le chant désincarné de la fillette sent un vent terrible qui la secoue avec une force inouïe, qui veut l'arracher en même temps que la mèche de cheveux du vieux chamane. Elle est devenue une partie du chant d'un autre, s'accroche encore fermement au chant entre les touffes de cheveux. Un son puissant commence à grandir en elle, qui, par sa force, la presse, la tord, la fait craquer, grandit et s'étend, l'emplit entièrement. Elle souffre, incapable de contenir ce qu'elle tente de retenir en elle. Et ce quelque chose la presse, la déchire, elle ne sent déjà plus rien, n'entend plus rien. Que ce soit elle ou pas. Elle a crié, son cri a rempli tout l'espace. Le vieux chaman a senti, en aidant le chant qui s'élève, le battoir claquer sur son corps allongé, entre ses omoplates. Son corps a frissonné, senti la douleur vivifiante, et la douleur a déferlé en elle par vagues, transmise à son âme, dégageant ce qui voulait sortir. Pour la première fois, entre passion et peur, elle veut

4. Le trou de fumée ou espace sacré formé par les deux ou trois perches principales du tchoum et par lequel s'échappe la fumée du poêle en hiver et du foyer en été. Dans la tradition orale, le héros sort souvent du tchoum par le makodasi qui constitue un axe entre les trois mondes (N.d.T).

expérimenter, mais ne sait pas ce qui la déchire. Dans ce nouvel état, il y a à la fois de la douleur et de la douceur. Le grondement du tambour chamanique et la puissance qui grandit en elle mettent l'âme de la fillette en pièces, se font léger filet d'eau qui s'échappe d'elle. Le filet s'affermit, il a trouvé une issue. L'âme et le corps sont unis, mais à des niveaux différents. Le corps ressent ces sentiments-sensations et l'âme désincarnée les reçoit. Le vieux chamane la frappe encore entre les omoplates. Le chant grandissant s'exhale dans un soupir, tente de l'arracher de sa chevelure, de la rendre indépendante. Elle n'est pas encore familiarisée avec sa nouvelle image. De fillette qui devient chant. Elle se sent libre. Elle a peur. Son âme voit son petit corps couvert de sueur et parcouru de frissons. L'eau coule sur son visage. Son âme veut sauter hors du chant pour aider son corps. Mais le chant l'a attrapée, l'a fait tourner sur elle-même, et à présent l'âme-chant fillette est projetée vers le haut par une force inconnue. Après avoir perdu pied, elle s'est élancée, il lui a semblé qu'elle remuait ses bras, mais qu'ils soient bien là ou non, le chant s'est emparé du pharynx de la jeune fille, de son corps tout entier, de chacune de ses cellules. Il a chanté. Non pas la fillette malade, mais ce nouveau chant qui forçait sa langue à répéter des mots inconnus. En Sira se battent encore des forces : une partie d'elle reste de ce monde et se sent déjà clairement une âme-chant. Faute de pouvoir et de savoir que faire, de sentir son corps, de ressentir la gravité et le désir, elle est devenue chant. Elle a chanté pour la première fois :

Симзэ пјани'' пахахнгдад
 Сѐми'' тарем сими'' хо.
 Сѐни'' си''ив таркахана
 Пенггабчами'' сярна
 хохорэй'' муномана
 пенггабчами'' сярна.
 Хохорэй неби'' неба
 хунакоко хэбнянд?
 Нюн'' неба хадаков,
 партей нюн'' неба,
 Нюл јав ендакад
 Сэситана'' хорсан.
 Хохорэй'' хадаков,
 Хохорэ'' неби неба.
 ја сей латдан''
 хэнуудана" сэвсан.

Ну нис'' сялихид,
 Ну небя'' сялихад
 хыnumдад хэнусан.
 Хохорэни'' неби небя''
 Си'' ив нув пудхана
 Си'' ив тонда
 выврѣри,
 выврѣри нгэванода⁵.

Soudain, à travers son chant un autre chant puissant se fait entendre, qui veut faire le vide autour de lui. Sira entend le chant du vieux chamane ; il a éclipsé le chant qu'elle entonnait à peine. À côté du chant du vieillard, celui de Sira, ressemble au faible bruissement d'un moustique.

– « À travers les nuages épais, j'ai atteint le septième ciel. Près du tchoum du grand Noum, j'ai suspendu mon vol léger », chante le vieil homme Tiarota Vra.

– *Tarem ! Tarem ! Tarem !*, fait l'assistance dans un soupir de soulagement.

Minleï, l'oiseau mythique, mon auxiliaire, a trouvé le bon moyen de porter jusqu'aux dieux les demandes et les prières des humains.

– Je ne suis pas venu à toi de mon plein gré. Là-bas, sur la terre, il y a des humains qui attendent ta parole. Quelle est l'âme noire qui tourmente cette petite fille ? Une fille a été donnée à ses parents : Noum, le père des dieux et de toute vie sur terre, et la grande Iaminia, qui a créé la terre et créé les hommes par son souffle, le savent. En l'honneur de quel grand dieu faire le sacrifice aujourd'hui ? », chante le vieil homme qui interprète les paroles de l'oiseau Minleï pour l'assistance.

Sira ressent la supériorité de Tiarota et ne comprend pas, qui ou quoi l'aide ainsi à mener ce chant si beau, si puissant.

– Son nom fera le tour de la terre. Les maladies renforceront et aguerriront son cœur. Les maladies lui feront entendre la douleur et le chagrin des autres.

Le clairvoyant abaisse son tambour.

5. Anastasia Lapsui m'a demandé de ne pas traduire cette incantation-prière (N.d.T.).

– « *Tarem ! Tarem ! Tarem !* Tu nous as apporté une bonne parole », le remercient tous ceux qui sont assis.

Le tambour est posé près du feu. Le vieux Tiarota se repose. Il essuie la sueur de son front.

Sira ne comprend pas où elle se trouve, son chant reste inachevé. À présent, elle est incroyablement lourde, énorme, maladroite ; elle voudrait se défaire du poids de ses jambes, de sa tête, de ses épaules pour ramper dans son lit, à terre un peu plus loin. Sa mère lui tient la tête, lui applique de la neige sur les tempes, son corps engourdi commence à se redresser, sa faiblesse persiste, la jeune fille ressent un léger vertige, un accès de nausée et la faim la saisit à la gorge. Ses yeux sont revenus à la lumière et à leur place habituelle et maintenant, de son regard ordinaire, Sira regarde les gens. Son ouïe s'éclaircit, elle écoute les adultes parler.

– Tu m'entends ?, demande sa mère en arrangeant sa iagouchka et en lui donnant à boire. Une fois désaltérée, Sira contemple le feu.

Les flammes illuminent son visage d'une lueur rougeâtre. Elle a une question muette, encore non formulée, pour le feu. Le feu sacré, le feu de la nuit de la séance chamanique, se tait. Pas la moindre étincelle, signe avant-coureur de problèmes, qui ait bondi hors de l'étreinte de la Mère du Feu jusque dans la partie « impure » du tchoum. Le feu du rituel parle la langue de l'humilité : il souhaite que la jeune fille soit pure devant le ciel, la terre, devant les dieux les plus redoutables. Sira a détourné son regard du feu vers le chamane, elle veut regarder son for intérieur, dans son âme, pour en sentir les secrets les plus enfouis.

– Tu es trop jeune pour me connaître, lui dit le vieil homme. Dans l'existence, n'accepte jamais de te trouver en présence d'un autre chamane dans un même tchoum. Vous vous battrez entre vous pour savoir qui a le pouvoir chamanique le plus fort. C'est dangereux pour la vie.

Sur ces paroles, *Poudina Nissia* s'est rapproché du foyer. Son tambour chauffe. Il l'essaie, le tapote de son ongle. Et l'ombre de sa tête apparaît à Sira comme un oiseau hirsute sans ailes qui sautille sur les *njuki* [revêtement de peau de renne N.d.T.] du tchoum. L'auxiliaire du chamane est rougi. Il a rajeuni. Il ne peut cacher son excitation et sa joie. Sur la voie du chant, il ne s'est pas trompé une seule fois. Les dieux ne l'ont pas puni d'un coup de battoir sur la tête.

– Heureux tambour, fabriqué pour protéger la famille par un chamane puissant, c'est pourquoi il a servi pendant tant d'années sans une seule fissure sur la peau : l'assistance fait l'éloge du tambour rituel. Chacun a l'âme inquiète, car lors d'une séance chamanique, les dieux peuvent se montrer offensés, se venger d'une provocation, d'un manque de respect. Jusqu'à présent, personne n'est devenu la cible des célestes tout-puissants et des détenteurs de la terre. Le chamane fait tourner dans ses mains le battoir au manche noirci par le temps. Visiblement, il a martelé le tambour de nombreuses fois, accomplissant fidèlement et sincèrement son dur labeur. Si le battoir et le tambourin ont apporté de tristes nouvelles, ce n'est pas leur parole.

« Pouvons-nous reprendre notre route ? », disent des voix.

La tente se remplit à nouveau du chant. Soudain, tous les sons s'arrêtent. Sira s'est redressée sur le lit, effrayée. Le tambour, comme un corbeau blessé, est tombé sur les genoux du chamane. L'horreur est muette sur les visages des présents.

– Des étrangers viennent dans notre direction, dit le chamane.

Silence.

– Qui sont-ils ? Des gens de notre sang ou de racines autres ?

– Des étrangers.

– Arrête-les à deux collines de nous. Fais perdre l'odorat à leurs rennes ! Jette le sommeil sur leurs visages, intimement les uns et les autres de tous côtés. Assourdis leurs oreilles ! Chasse leurs pensées.

Et le tambour s'est remis à chanter. L'âme du chamane et Minleï, l'oiseau invisible aux ailes blanches, s'envolent dans le chant, dans le sillage de la parole prophétique. L'un des nombreux assistants ou *te-vareï*, est envoyé à *Ngerm Sej* - le vieillard Cœur du Nord, afin qu'il tende les nuages hirsutes au-dessus des traîneaux des étrangers et enveloppe d'obscurité la lumière de l'étoile directrice, *Jalemdad Ngumgy*.

Une séance chamanique interrompue est un mal. Peut-être les mots principaux de la prédiction sont-ils encore à venir.

– Que le sommeil tombe sur les cils de ceux qui mènent les attelages !

– Fais perdre l'odorat à leurs rennes !

– Où est *Ngerm Sej*, le vieillard Cœur du Nord ? Envoie ses enfants danser !

– *Sinju nu erv*, Maître des brouillards épais, cache les étoiles de tes vêtements hirsutes !

– *Ja em*, Maître de la Terre, colle à toi les patins de leurs traîneaux jusqu’au matin !

Les habitants du modeste tchoum sont apeurés, ils ne respectent pas l’obéissance inconditionnelle aux Tout-Puissants, mais donnent leurs ordres au chamane.

Le chamane reprend la voie du chant de la séance. Il appelle à l’aide ses auxiliaires célestes, invisibles pour ses auditeurs et les envoie sur différents chemins. Apparemment, chaque invisible aux yeux de Sira est allé accomplir une tâche pour que la séance continue. Après trois ou quatre voyages à travers différents ciels, le tambour est mis à chauffer sur des perches en croix dans la tente et, pendant ce temps, les présents boivent du thé.

– J’ai rencontré la Mère de tous ceux qui volent dans le ciel, j’ai parlé à la Mère de ceux qui marchent sur la terre, j’ai vu la Mère de ceux qui vivent dans les arbres, je me suis entretenu avec la Mère de tous ceux qui rampent et n’ont pas de jambes, je suis descendu chez la Mère de ceux qui vivent dans l’eau, je me suis tenu près du tchoum de la Mère des esprits des forêts, j’ai volé jusqu’au septième ciel sous la forme d’un jeune renne aux sept ailes argentées, et pour chacun d’entre vous j’ai rapporté des mots. Mais pour elle, pour cette petite fille, personne ne veut envoyer un mot. Pourquoi la mère des Maladies la retient-elle ? Tous baissent les yeux, ils commencent à regarder leurs orteils, pour ceux qui en ont.

Soudain, le corps trapu du chamane s’est tourné vers le makoda, l’une des principales perches sur laquelle reposent les autres perches du tchoum.

– Qui as-tu oublié, qui tousse là ? demanda Tiarota.

Et de nouveau le vieux tambour s’est mis à danser, qui est passé dans de nombreuses mains au cours de sa longue vie et a souvent rapporté de bonnes ou de mauvaises nouvelles.

– Maintenant, j’ai reçu un coup, poursuit-il.

Et sa tête aux cheveux rares qui pointent dans différentes directions, tombe sur la poitrine. – C’est ma faute, dans la poursuite des grands, j’ai oublié les simples mortels comme moi. Votre *nytarma*, l’esprit de votre arrière-grand-père, est offensé. Avant moi et avant lui, il y avait des chamanes sur terre. Lorsqu’ils nous quittent, leurs âmes ne meurent pas, mais restent parmi nous. Il dit que son pouvoir chamannique cherche un successeur. À qui transmettre ?

– *Tarem ! Tarem ! Tarem !* L’assentiment est général.

L’oiseau mythique Minleï, sous forme de chant, ouvre le chemin à travers les sept voies célestes, là où se rencontrent les grandes et les petites étoiles ; chacune d’entre elles envoie un mot-lumière à une personne sur terre, qu’elle protège des maux jour et nuit, tendant des fils-forces entre le ciel et la terre.

– Seule une étoile a jeté un mot d’offense dans notre tente, a chanté le chamane. L’âme de l’un d’entre nous est sur le point d’être extraite par *Sènsjada Nga*, a-t-il dit à l’assistance d’une voix lourde. J’attends que vous parliez. Cela pourrait essayer d’éloigner les problèmes de cette personne.

– *Ngèny...* oui », la perplexité a gagné l’assistance. Chacun d’entre eux pourrait être celui que l’étoile tient pour offensé.

Sira a peur, elle s’enroule plus étroitement dans sa iagouchka, comme si le vêtement pouvait la sauver de la parole qui vole. Elle s’est couverte la tête et a commencé à chuchoter les mots qui lui viennent à la bouche ; elle est trop jeune pour connaître les prières, les appels à son intercesseur l’étoile, pour que celle-ci, lointaine, détourne d’elle, de sa mère, de son père, de ses sœurs, de ses frères, la parole qui tombe. Mais tout est flou devant les yeux. Le chant du tambour, la fumée du foyer ouvert, la chaleur étouffante lui donnent le sentiment qu’elle-même est devenue un nuage flou, qu’elle flotte au-dessus de la terre. Elle voit clairement son petit corps malade, là sur le lit où elle était allongée il y a peu. Et puis, son âme s’arrache du nuage, elle comprend qu’elle est libre et que rien ne la retient. Heureuse, elle s’élève toujours plus haut.

La petite âme est tourmentée par des désirs non identifiés, troublée par les connaissances et les pouvoirs non transmis de ses grands ancêtres, des chamanes qui pouvaient guérir n’importe quelle maladie en l’extirpant de la peau des gens.

La paume du plus sage de tous les chamans n’a pas encore effleuré son front, le tambour n’est pas passé de main en main pour qu’elle devienne la plus puissante de tous les temps de son peuple. Et les forces déchaînées n’ont que peu de place dans ce petit corps affaibli.

Elle est rentrée en elle-même, elle a dû s’endormir, parce qu’elle ne se souvient de rien, ou alors a oublié d’écouter la chanson de

quelqu'un d'autre. Et le chamane officie jusqu'au matin. Et quand le sommeil apaisé a quitté ses cils, Sira a entendu :

– L'heure est venue de faire le sacrifice.

Le matin point. Chacun de ceux qui a assisté à la séance chamannique, une fois reçu le mot qui lui était destiné, ressent de la fatigue à présent. Ils ont décidé d'écouter la parole du *nytarma* une autre fois. Il est temps de se souvenir de ceux qu'on a immobilisé sur la route et de les aider à gagner le tchoum.

Réalisatrice, Docteur *honoris causa* de l'université d'Helsinki

*Traduit du russe et du nènètse des toundras
par Dominique Samson Normand de Chambourg*